

*Victor Jestin*  
**La chaleur**



# La chaleur

Victor  
Jestin

« Oscar est mort parce que je l'ai regardé mourir, sans bouger. Il est mort étranglé par les cordes d'une balançoire. » Ainsi commence ce court et intense roman qui nous raconte la dernière journée que passe Léonard, 17 ans, dans un camping des Landes écrasé de soleil. Cet acte irréparable, il ne se l'explique pas lui-même. Rester immobile, est-ce pareil que tuer ? Dans la panique, il enterre le corps sur la plage. Et c'est le lendemain, alors qu'il s'attend chaque instant à être découvert, qu'il rencontre une fille.

Ce roman est l'histoire d'un adolescent étranger au monde qui l'entoure, un adolescent qui ne sait pas jouer le jeu, celui de la séduction, de la fête, des vacances, et qui s'oppose, passivement mais de toutes ses forces, à cette injonction au bonheur que déversent les haut-parleurs du camping.

*Victor Jestin a 25 ans. Il a passé son enfance à Nantes et vit aujourd'hui à Paris. La Chaleur est son premier roman.*

Flammarion

La chaleur



Victor Jestin

# La chaleur

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2019.  
ISBN : 978-2-0814-7899-2

« Il court à travers le monde  
comme un rasoir ouvert,  
on pourrait s'y couper. »

GEORG BÜCHNER, *Woyzeck*





Oscar est mort parce que je l'ai regardé mourir, sans bouger. Il est mort étranglé par les cordes d'une balançoire, comme les enfants dans les faits divers. Oscar n'était pas un enfant. On ne meurt pas comme cela sans le faire exprès, à dix-sept ans. On se serre le cou pour éprouver quelque chose. Peut-être cherchait-il une nouvelle façon de jouir. Après tout nous étions tous ici pour jouir. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas bougé. Tout en a découlé.

C'était le dernier vendredi d'août. Il était tard, le camping dormait. Restaient les ados sur la plage. J'avais dix-sept ans moi aussi. Je n'étais pas avec eux. J'essayais de dormir et leur musique m'en empêchait. Elle franchissait la dune avec les vagues et les rires. Quand elle s'arrêtait, c'étaient

## LA CHALEUR

mes parents que j'entendais remuer dans leur tente. Je ne tenais pas en place. Mon matelas gonflable s'enfonçait sur des pierres, le sable collait à ma peau. Parfois le sommeil venait, mais alors quelqu'un criait sur la plage. C'était une espèce de joie féroce dirigée contre moi, une grande danse autour de ma tente. J'arrivais au bout de mes forces. Une journée encore, et les vacances seraient finies.

Cette nuit-là j'ai préféré me relever et marcher dehors. Tout était calme de ce côté. Les tentes et les bungalows se confondaient en ombres. Seul le distributeur de préservatifs continuait à briller. Ça disait « Protégez-vous ». Ça disait *Faites-le*, surtout. Chaque soir les ados en achetaient, fiers et honteux. Acheter, c'était déjà le faire un peu. Souvent ça finissait en ballon de baudruche et ça crevait dans les airs, comme un nerf qui claque au fond du cœur. Ce camping, j'en connaissais toutes les couleurs. Deux semaines que j'en arpentai les allées, que j'inventais des détours pour faire passer les heures. J'étais allé à toutes les soirées. J'avais fait l'effort. Et chaque fois je m'étais égaré, au bout de quelques verres, j'avais feint d'aller en chercher un autre pour longer le rivage et rentrer sans être vu. Mais je dormais à peine. La musique

## LA CHALEUR

ne s'arrêtait pas. Quelque chose demeurait soulevé dans ma poitrine et me maintenait tendu jusqu'à l'aube.

C'est dans un détour, cette dernière nuit, que je suis tombé sur Oscar. Je suis passé devant le parc de jeux et je l'ai trouvé sur la balançoire. Il était saoul. Les cordes étaient enroulées autour de son cou. Je me suis demandé d'abord ce qu'il faisait là. Je l'avais vu plus tôt danser sur la plage avec les autres. Il avait embrassé Luce et j'avais failli vomir, je m'en souvenais, leurs corps presque nus se détachaient dans le noir. Je l'ai observé désormais seul sur sa balançoire et j'ai compris qu'il mourait. Les cordes l'étranglaient doucement. Il avait fait cela tout seul et peut-être, à en croire son visage, avait-il changé d'avis. Je n'ai pas bougé. Rien ne bougeait dans ce parc isolé. Les pins montaient haut et voilaient la lune. Soudain, Oscar m'a vu : ses yeux se sont fichés dans les miens et ne m'ont plus lâché. Il a ouvert la bouche mais rien n'est sorti. Il a remué les pieds mais son corps n'a pas suivi. Nous nous sommes regardés ainsi. J'avais voulu parfois qu'il disparaisse, c'est vrai, les autres jours, en le voyant sourire dans son maillot bleu. La musique persistait de l'autre côté de la dune, je reconnaissais le refrain : *Blow a kiss*,

## LA CHALEUR

*fire a gun... We need someone to lean on...* Cela a pris du temps. C'est long, de mourir étranglé. L'instant de sa mort s'est lui-même étiré et m'a échappé. Je me suis simplement senti de plus en plus seul. À un moment sa tête a basculé en avant, ce qui a dû donner un élan aux cordes, car elles sont reparties dans l'autre sens, se sont démêlées de plus en plus vite et l'ont libéré. Il est tombé comme une loque sur le sol souple du parc.

J'avais fait peu de bêtises en dix-sept ans. Celle-ci a été difficile à comprendre. C'est allé trop vite et trop fort. Je me suis approché. J'ai touché l'épaule d'Oscar, puis je l'ai secoué et frappé. Son regard vide a glissé sur moi quand je l'ai retourné. J'ai voulu réfléchir mais des voix sont arrivées depuis la plage. Un petit groupe rentrait dormir. Ils parlaient fort, ils étaient saouls eux aussi. J'ai cru qu'ils pourraient m'écouter. Je les ai appelés mais ma voix n'est pas allée loin, elle est restée près de moi. Ils se sont éloignés en riant. « Vos gueules ! » a crié un campeur depuis sa tente. Ils ont disparu. La musique aussi s'est éteinte sur la plage. Les derniers sont passés. Je me suis tenu debout dans le parc, longtemps, sans me cacher. Enfin

j'ai été absolument seul, avec Oscar, qui continuait d'être mort à mes pieds.

J'ai pensé brutalement que je l'avais tué et cette pensée a chassé toutes les autres. Il n'y a plus rien eu que le corps lourd. Et puis, bien nettement, m'est revenu le souvenir d'un grand trou, creusé dans la dune par des enfants cet après-midi-là. Il m'a paru évident qu'Oscar devait disparaître. Je n'ai pas réfléchi davantage. J'ai senti, peut-être, que c'était cela la vraie bêtise, mais je l'ai faite, pour faire quelque chose. J'ai saisi ses jambes. Il n'était pas si lourd. Je l'ai traîné. Nous avons progressé lentement, d'abord dans le parc, puis sur les graviers d'une allée, sur l'herbe d'un emplacement vide, sur une fine couche de sable. Le bruit du corps variait selon la surface. Je me concentrais sur mes gestes pour ne pas songer à autre chose, ne pas savoir ce que signifiaient ces instants. Je traînais un corps, simplement. Avant la dune, j'ai fait une petite pause. Tout était calme. Oscar était si calme. L'air était plus frais, presque agréable. Ce devait être le beau milieu de la nuit. Nous avons grimpé plus lentement encore, nous enfonçant dans le sable, nous accrochant aux chardons. Beaucoup s'y blessaient en courant pieds nus.

## LA CHALEUR

Enfin, la plage est apparue. Elle était déserte, jonchée de déchets qu'il faudrait balayer le lendemain. Je me suis dit que je pourrais laisser Oscar dans l'eau pour que le ressac l'emène. Mais la mer était trop basse. Un long chemin me séparait d'elle et j'étais déjà essoufflé. Je m'en suis tenu au trou. J'ai lâché Oscar, j'ai parcouru la dune et je l'ai trouvé sans peine, près du drapeau de baignade. Il n'était pas assez grand. Je me suis accroupi et je l'ai élargi aux dimensions d'un adolescent. Je n'aimais pas le contact du sable qui rentrait sous les ongles et faisait crisser la peau, mais je m'y suis confronté cette fois sans manières, à grands mouvements de bras volontaires. Quand j'ai été satisfait, je suis retourné chercher Oscar. Je l'ai amené jusqu'au trou et je l'y ai fait entrer, les jambes pliées sur le côté. Son visage était sale, plein de poussière. Je l'ai nettoyé du bout des doigts. Puis j'ai rejeté du sable dessus et sur tout son corps également. Cela m'a pris beaucoup de temps. Je ne pensais à rien. J'écoutais mon souffle et le bruit des vagues.

Enfin le trou n'a plus été que du sable, et Oscar, sous terre, a pesé moins lourd. Il a même disparu un peu. Je me suis redressé et j'ai regardé

## LA CHALEUR

le ciel clair. Une petite musique s'est élevée dans les airs. J'ai compris que le bruit venait d'en dessous. Je me suis remis à genoux et j'ai creusé, défaisant tout mon travail. C'était bien enterré. La musique tournait en boucle. J'ai fini par atteindre Oscar – son téléphone sonnait dans son maillot : *Luce appelle*. Je l'ai éteint et fourré dans ma poche. Personne ne l'avait entendu. Tous les gens étaient loin. J'ai repris mon souffle et j'ai rebouché le trou, aussi soigneusement que la première fois.

Il devait être très tard. J'étais seul et tout semblait à sa place. La plage et le camping étaient calmes de part et d'autre de la dune, sous les étoiles. Je voulais agir encore. À quatre pattes, comme un chien, j'ai rebroussé chemin pour effacer mes traces. Quand cela aussi a été fait, je n'ai pas osé revenir à ma tente. J'ai songé à mes parents qui dormaient maintenant, à ma sœur et à mon frère qui dormaient également. Toutes les fêtes étaient finies. J'ai décidé d'aller marcher sur la plage. J'ai longé le rivage, les pieds dans l'eau. La marée basse découvrait des rochers jamais vus. Peu à peu, j'ai senti comme mon corps était engourdi, meurtri par l'effort.